

L'avenir peut-il leur donner raison? Les rôles sociaux attendus à 30 ans par des étudiantes

Monique Lortie-Lussier

Volume 5, numéro 2, 1992

Femmes au travail

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057702ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057702ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lortie-Lussier, M. (1992). L'avenir peut-il leur donner raison? Les rôles sociaux attendus à 30 ans par des étudiantes. *Recherches féministes*, 5(2), 149–157.
<https://doi.org/10.7202/057702ar>

Résumé de l'article

Les projets de vie à 30 ans rédigés par 140 étudiantes célibataires de moins de 25 ans sont examinés. Presque toutes comptent travailler à plein temps surtout dans des occupations traditionnellement féminines, mais la moitié environ ont des projets imprécis. La majorité souhaite combiner vie professionnelle et vie familiale. La vision idéalisée du bonheur des répondantes suscite des réflexions sur l'importance de l'orientation scolaire et professionnelle et aussi du respect quant aux attentes exprimées et de l'encouragement à la confiance en soi à leur prodiguer.

NOTES DE RECHERCHE

L'avenir peut-il leur donner raison ? Les rôles sociaux attendus à 30 ans par des étudiantes

Monique Lortie-Lussier

Jusqu'au début des années 1970, la psychologie s'est montrée réticente à l'égard du travail rémunéré des femmes qui avaient charge d'enfants. La recherche ayant démystifié les répercussions négatives du travail maternel sur le développement de l'enfant ou l'équilibre familial (Hoffman 1979 ; Walsh 1987) et fait valoir qu'il contribuait à la santé mentale (Gove et Geerken 1977), la psychologie a adopté une conception valorisante du travail rémunéré. L'encouragement fait aux femmes à demeurer professionnellement actives tout au long de la vie adulte a cependant occulté jusqu'à récemment les problèmes suscités par les exigences souvent conflictuelles du marché du travail et de la famille (Baruch, Beiner et Barnett 1987 ; Barnett et Baruch 1985 ; De Koninck 1984 ; Gerson 1986 ; Gray 1983).

Tout en faisant écho à ces préoccupations, l'ensemble des médias, particulièrement ceux qui visent le public féminin, proposent aux jeunes femmes des modèles rivaux, depuis la « superwoman » jusqu'à la mère au foyer. Aux détours des années 1990, comment des étudiantes à l'université se représentent-elles leur avenir ? Si l'on s'interroge sur les facteurs responsables de la satisfaction ou du désenchantement des femmes qui combinent les rôles professionnel, conjugal et maternel, il importe de connaître les attentes, réalistes ou irréalistes, précises ou vagues, de celles qui sont déterminées à mener ces rôles de front. Les étudiantes sont-elles conscientes de la discrimination systémique ouverte ou voilée sur le marché du travail (Colwill et Lips 1988 ; Fahmy 1989 ; Grossman et Chester 1990), de l'adaptation personnelle et de couple à la venue d'un premier enfant (Belsky, Lang et Huston 1986), de la distribution des responsabilités familiales et domestiques (Barnett et Baruch 1987 ; Biernat et Wortman 1991 ; Weiss 1987) ou encore de l'accumulation insidieuse des tracasseries quotidiens et des conflits de rôles (Barnett et Baruch 1985 ; Beckman 1978) ? Leur ouvrir les yeux sur ces réalités pourrait faire faire à ces jeunes femmes l'économie de stratégies d'adaptation (Gray 1983) qui

risquent de taxer leur santé physique et mentale (De Koninck 1984). Comment les influencer à titre de professeures, d'éducatrices, de féministes et leur donner une vision de l'avenir qui, sans être paralysante, leur permette de se fixer des objectifs réalistes et de doter des stratégies appropriées à leurs attentes ?

Le cours de psychologie des femmes que je donne à l'Université d'Ottawa a pour objectif, comme d'autres en études des femmes, d'éveiller étudiantes et étudiants aux implications psychologiques des conditions de vie des femmes (Bargad et Hyde 1991). Depuis 1985, je recours au début du cours à l'« agenda de l'avenir », utilisé d'habitude chez les adolescentes (pour un relevé d'études, voir Baker 1985 ; Eccles 1987 ; Fahmy 1981), afin d'intégrer le savoir dispensé à l'expérience personnelle lors de la discussion des rôles des femmes. Il s'agit de faire rédiger, à titre anonyme, deux pages de journal, l'une décrivant l'emploi du temps d'une journée du moment, du lever au coucher et, sur le même modèle, celui d'une journée qui serait typique à 30 ans, en identifiant la profession projetée, l'état civil et les personnes qui seraient dans l'environnement immédiat. Des renseignements sur l'âge et le programme d'études et, depuis 1989, sur la famille complètent le journal. L'agenda de l'avenir de 140 répondantes célibataires de moins de 25 ans a livré un contenu qui varie peu d'une année à l'autre. C'est pour cette raison que je m'appuie sur l'ensemble des données recueillies de deux ans en deux ans entre 1985 et 1991. Elles sont révélatrices de projets de vie et d'attentes qui m'ont déjà fourni matière à réflexion avec plusieurs collègues. C'est dans ce même esprit que je les partage avec les lectrices et les lecteurs de *Recherches féministes*.

Parmi ces 140 répondantes, les deux tiers étaient inscrites au programme de concentration ou de spécialisation en psychologie, combiné par 10 à 15 % d'entre elles avec un autre de la Faculté des sciences sociales (criminologie, sociologie, etc.) ou de la Faculté des arts (lettres françaises, traduction, etc.). Les autres représentaient plusieurs programmes différents. Bien que les répondantes ne soient pas statistiquement représentatives de l'ensemble des étudiantes de l'Université d'Ottawa, et encore moins de l'ensemble des jeunes femmes de leur génération, leur choix de programmes d'études, tremplins pour des occupations traditionnellement féminines, donne de la valeur à leurs propos. Pour la majorité originaires de l'Outaouais québécois ou des régions franco-ontariennes, elles venaient de familles (nucléaires) intactes de classe moyenne ou ouvrière. Parmi leurs mères, 51 % en 1989 et 70 % en 1991 occupaient un emploi, surtout du secteur tertiaire, notamment l'enseignement. Par recoupement entre le journal du moment et de l'avenir, il semble qu'une répondante sur quatre avait une relation amoureuse stable.

Il va de soi que l'agenda de l'avenir porte à l'idéalisation, davantage pour certaines que pour d'autres. L'analyse de son contenu doit en tenir compte, d'autant plus que si la majorité des répondantes ont consigné leur emploi du temps tel que demandé, plusieurs n'ont souligné qu'à grands traits leurs projets de vie. L'analyse quantitative du contenu s'est limitée au décompte des choix professionnels, de l'état civil, du nombre d'enfants prévu à 30 ans, ou au-delà, et des plans de garde à ce sujet. Ce relevé apparaît au tableau 1. Une analyse

Tableau 1 : Données relatives aux répondantes de l'agenda de l'avenir et à leurs projets de vie

	Année				
	1985	1987	1989	1991	Σ
Nombre	34	29	37	40	140
Âge moyen	22	21.6	21.3	21.6	—
Nombre d'inscrites en psychologie	27	21	21	24	93
Projets de carrière					
psychologues	9	6	8	4	27
enseignantes	5	7	7	14	33
« avec les gens »	4	5	9	9	27
avocates	2	1	3	2	8
autres projets précisés	2	—	3	4	9
projets non-précisés	12	10	7	7	36
État civil envisagé					
mariage	24	21 (4)*	30 (3)*	29	101
concubinage	3	4	2	4	13
célibat	6	3	—	3	12
indécision	—	1	5	1	7
Enfants					
sans enfant	6	5	3	3	17
avec enfants	26	21	28	31	106
indécises n.p.**	2	3	6	6	17
Nombre d'enfants					
au moins un ou une	16	10	14	25	65
plus d'un ou d'une	10	11	14	6	41
Garde des enfants					
garderie	8	7	11	6	32
gardienne	9	9	7	12	37
autre n.p.***	9	5	10	13	—

* Le chiffre entre parenthèses indique le nombre d'indécises entre le concubinage et le mariage.

** n.p. = non précisé.

*** Le choix « autre » inclut les femmes encore sans enfant, les mères au foyer, les travailleuses à la maison.

qualitative a permis de retracer à travers l'emploi du temps des renseignements sur le style de vie envisagé, le partage des responsabilités avec le conjoint, les loisirs, les éléments de satisfaction au travail, dans la famille et dans d'autres relations affectives. La combinaison des analyses donne une vue d'ensemble qu'illustrera un éventail d'extraits *verbatim*.

À quelques exceptions près, les étudiantes entendent exercer une profession à plein temps, peut-être avec une absence temporaire ou un travail à temps partiel pour « voir grandir les enfants » ou « ne pas les confier à une étrangère ». Les professions traditionnellement féminines, même vaguement identifiées, recueillent le plus de choix, l'enseignement au primaire venant en premier lieu (N = 33). Puis viennent les emplois qui consistent à « travailler avec des gens » identifiés comme des « écoliers handicapés, des mésadaptées sociales, des femmes violentées », etc. Le travail est à l'occasion présenté comme un engagement ou un plaisir. Une future enseignante dit : « C'est un loisir plutôt qu'un travail » et une étudiante en criminologie précise : « Mon travail n'a jamais été une corvée mais plutôt un plaisir, dès le moment où j'ai fait mes stages [...] Le climat qui y règne est gai, amical, agréable ». Mis à part quelques réflexions humoristiques, les détails au sujet de l'occupation sont peu nombreux et confinés à des clichés. La durée de la journée de travail, de 8 h 30 à 16 h 30, au maximum, est un détail frappant de consistance, sauf chez celles qui envisagent des études prolongées en droit ou en psychologie par exemple. Rares sont les étudiantes qui s'imaginent dans des postes qui donnent de l'autorité, du prestige, ou même des avantages pécuniaires.

Ces projets sont, dans l'ensemble, révélateurs de la socialisation traditionnelle des filles qui valorise le don de soi, les relations interpersonnelles égalitaires, l'évitement des conflits plutôt que le risque, la combativité et l'ascendant sur autrui (Maccoby 1990). L'enseignement, qui répond aux besoins du milieu franco-ontarien, est financièrement sécuritaire et compatible avec une vie familiale. Les débouchés des carrières plus innovatrices en criminologie, en sciences du loisir ou en administration sont conditionnés par la conjoncture économique, moins cependant que ceux d'autres options mal identifiées, formulées par près de la moitié des répondantes. Celles qui désirent travailler à « secourir des gens » risquent fort de trouver des emplois précaires et mal payés dans des organismes et des ministères où le seul baccalauréat limite la planification de carrière. Les besoins pourtant grandissants dans ces secteurs sont soumis à des contingences de politique et de budget dramatiques pour les bénéficiaires et pour les intervenants et intervenantes, en majorité des femmes sur qui pèse en permanence la menace de la discrimination systémique à laquelle seulement quatre des répondantes ont fait allusion.

Pourquoi blâmer celles qui n'ont encore que des visions floues ou naïvement généreuses de leur avenir professionnel ? Les mesures à prendre pour concilier ces visions avec la réalité exigent des actions concertées dont certaines dimensions dépassent le cadre de mon propos. L'orientation scolaire et professionnelle (Baker 1985 ; Eccles 1987 ; Fahmy 1981) est une mesure qui a déjà fait ses preuves, si l'on se réfère à l'augmentation sensible du nombre de femmes dans des professions et métiers traditionnellement masculins. Pourquoi éloigner systématiquement les femmes des choix de carrières

traditionnellement féminines où elles ont la richesse du savoir partagé, transmis de génération en génération ? Mis à part le counseling de carrière, comment exercer en milieu universitaire une influence sur des étudiantes dont les relations occasionnelles avec le corps professoral sont trop souvent impersonnelles ? Notre rôle de modèles est bien insuffisant. Si les cours qui traitent de la condition des femmes doivent leur faire prendre conscience des implications de leurs choix professionnels et des embûches qui surgiront dans le milieu de travail, ils doivent aussi valoriser les facteurs propices au succès. Je mise tout de même sur des interventions plus hâtives parce qu'à l'âge où elles fréquentent l'université, les jeunes femmes traversent pour la plupart une phase de développement psychosocial axée sur la consolidation de l'identité par l'attachement et l'intimité avec un être aimé.

Au cours des quatre années étudiées, une minorité de répondantes (environ 10 %) envisagent le concubinage, critique d'un contrat social qui banalise ou défie l'amour, alors que la majorité, 72 %, se voient mariées, quelques-unes hésitant entre les deux statuts. Selon l'âge attribué aux enfants, la plupart souhaitent s'être choisi un conjoint entre 24 et 27 ans, et avoir, à 30 ans ou plus tard, deux enfants de sexe différent, dont les prénoms reflètent la mode du jour. Le choix du célibat, qui n'exclut pas le compagnon occasionnel, varie de 17,6 % en 1985 à 0,0 % en 1989. Ce choix se retrouve surtout chez des étudiantes qui planifient de longues études, difficiles d'accès. Elles sont généralement conscientes des enjeux de leur choix en fait de vie affective et familiale. Il y a là une anomalie par rapport à des confrères qui feraient les mêmes projets.

Les conceptions du bonheur conjugal, formulées dans un langage souvent emprunté au manuel de psychologie, à moins que ce ne soit aux revues féminines, sont axées sur la communication, l'épanouissement personnel, l'autonomie et le respect de l'altérité, valeurs communes aux générations contemporaines (Fehr 1988). Des extraits les illustrent : « quand j'ai besoin de quelqu'un, il est toujours là et je l'aime », « une relation saine [...] où la croissance de chaque partenaire contribue à la croissance du couple ». La sécurité et le confort matériel ne sont pas négligés : « Notre vie se déroule comme on l'avait prévu [...] un bon travail, une belle maison, du temps de qualité ensemble ». L'emploi du temps en soirée illustre l'intimité à laquelle aspirent les étudiantes. Au contraire des activités diversifiées du moment, les loisirs en tête-à-tête varient peu : télévision, conversation, lecture et préparations occasionnelles pour le travail du lendemain. Quelques-unes seulement se garderont du temps pour des activités sportives, scolaires ou artistiques.

Celles qui ont opté pour le concubinage sont aussi confiantes : « J'ai une relation enrichissante, où chacun complète l'autre en gardant sa propre autonomie [...] Nous n'avons pas besoin d'un contrat pour savoir que nous sommes bien ensemble ». Une autre encore : « X, autant que moi, croit important de développer notre individualité. Il est avant tout mon meilleur ami, avec lui je peux rire et pleurer, me confier sans risquer d'être jugée ». « Il y a neuf ans, quand mon mari et moi avons commencé à vivre ensemble, mes parents ne comprenaient pas [...] je suis contente d'avoir essayé d'abord [...]

Pourquoi des enfants seraient-ils impliqués dans des conflits qui n'ont rien à voir avec eux ? »

La plénitude du bonheur est atteinte avec l'enfant : « Notre petite fille est un petit miracle et je ne peux attendre de voir mon deuxième petit miracle » ; « "B" joue beaucoup avec la petite et elle l'adore. Je peux le voir dans son sourire lorsqu'elle lui saute dans les bras. C'est alors le plus beau portrait que j'ai jamais vu : mes deux amours éternels » ; « Je souhaite vivre cette période à enrichir et être enrichie de mes enfants, de mon conjoint » ; « Je ne peux que remercier Dieu de m'avoir donné un mari dévoué et un enfant si adorable ». Une autre déclare : « "P" est arrivé du travail un peu fatigué, mais il n'a pas voulu que je prépare le souper. Il sera papa pour la deuxième fois [...] il a recommencé ses manies de tout faire pour que je sois confortable ». Sur un plan plus prosaïque, la garde des enfants pendant la journée est mentionnée par environ la moitié des futures mères. L'opinion est divisée avec une légère préférence pour une gardienne à la maison ou à l'extérieur plutôt que pour la garderie. Le travail à la maison soit pour la mère, soit pour les deux parents, avec alternance de garde, est le fait d'une minorité.

J'aurais peut-être au même âge dépeint aussi avec lyrisme le bonheur du couple comblé par les enfants, mais avec une différence fondamentale puisqu'à l'unanimité les futures mères feront jouer au père un rôle quasi interchangeable avec celui que les femmes ont toujours assumé. Quelle est ici la part des principes de l'égalité entre les sexes et ceux de l'éducation idéale de l'enfant ? Il y a des accrocs aux premiers, puisque les futures maîtresses de maison se réservent certaines des corvées fastidieuses. Phénomène révélateur d'une socialisation à la domesticité ancrée dans la mémoire des femmes à leur insu. Même si les pères attachent maintenant plus d'importance à leur rôle (Lamb 1986) et collaborent davantage aux tâches domestiques, un vaste programme d'éducation des garçons s'impose encore pour répondre aux attentes des futures mères (Barnett et Baruch 1987 ; Weiss 1987).

Les deux sphères de vie examinées ici sont juxtaposées dans les pages de journal puisque la priorité donnée à la vie professionnelle ne concerne qu'une minorité des répondantes. La majorité cumuleront vie professionnelle et vie familiale tôt après leur arrivée sur le marché du travail. Les deux sphères de leur vie sont compartimentées en fonction d'un horaire étanche exceptionnellement perturbé par le prolongement inattendu du travail à l'extérieur, mais jamais par la maladie d'un ou d'une enfant. Des étudiantes orientées vers des carrières dans le monde des sciences, du génie, de la gestion ou des affaires auraient-elles envisagé différemment leur vie à 30 ans ? Des questions précises portant sur des entraves possibles à leurs projets auraient-elles amené les répondantes à les réviser quelque peu ? Il y a certes là matière à une recherche plus approfondie.

Mais tel qu'il est, le contenu de l'agenda de l'avenir illustre à quel point les représentations idéalisées de l'accomplissement de soi à travers un emploi ou une carrière, ou les deux à la fois, et la vie personnelle sont tributaires de modèles sociaux en mutation, les uns périmés, les autres à peine inventés. Les changements profonds et rapides de la société laissent encore à l'apprentissage par essais et erreurs le soin d'inventer des savoirs et des pratiques adaptés à un

mode de vie inusité à la génération précédente. Autant je peux souscrire au désir d'équilibre entre rôles multiples, autant je perçois d'illusions, comme le font d'ailleurs des étudiantes plus âgées, prêtes à partager leur expérience avec leurs cadettes qui n'en ont que faire. Si l'équilibre entre la vie professionnelle et la vie de couple et de famille est toujours à refaire devant les inattendus quotidiens, on ne saurait négliger pour autant l'importance des satisfactions découlant de la vie familiale pour tempérer l'effet des frustrations éprouvées dans le travail professionnel (Beckman 1978 ; Grossman et Chester 1990).

Il me paraît indispensable non seulement d'être à l'écoute des préoccupations des étudiantes encore indécises quant à leur avenir de travailleuses, et d'être exigeantes envers elles, mais aussi de leur donner confiance dans des talents et des ressources féminines trop souvent dénigrées. Des illusions normales à 20 ans sont à traiter avec humour, mais aussi avec respect, faute de quoi la confiance en nous, les aînées, peut être sapée et nos propos suspectés de frustration et de rancœur. Les féministes que nous sommes doivent poursuivre leurs revendications pour que l'égalité et l'équité ne demeurent pas de vains principes, pour que les employeurs reconnaissent le travail maternel et en facilitent l'aménagement. Les victoires sur ces terrains méritent, à juste titre, l'attention publique. Mais que vaudraient-elles si, individuellement et collectivement, les femmes n'avaient pas la conviction de pouvoir réussir là ou d'autres, leurs propres parents d'abord, ont pu échouer ? Pour avoir côtoyé des générations successives d'étudiantes et constaté combien d'entre elles avaient surmonté sinon les obstacles dressés au travers de leurs projets de vie, tout au moins le scepticisme de leur entourage, je persiste à partager certaines des attentes livrées dans l'agenda de l'avenir. La preuve la plus tangible de solidarité entre les étudiantes et nous pourrait être de leur donner une confiance en elles que nombre d'entre nous ont chèrement acquise.

Monique Lortie-Lussier
École de psychologie
Université d'Ottawa

RÉFÉRENCES

- BAKER, Maureen
1985 *Quand je pense à demain... Une étude sur les aspirations des adolescentes*. Ottawa, Conseil consultatif canadien de la situation de la femme.
- BARGAD, Adena et Janet S. Hyde
1991 « Women's studies: A study of feminist identity development in women », *Psychology of Women Quarterly*, 15 : 181-201.

- BARNETT, Rosalind C. et Grace K. Baruch
 1985 « Women's involvement in multiple roles, and psychological distress », *Journal of Personality and Social Psychology*, 49 : 135-145.
 1987 « Mothers' participation in childcare: Patterns and consequences », in Fay J. Crosby (dir.), *Spouse, Parent and Worker*. New Haven, Yale University Press : 91-108.
- BARUCH, Grace K., Lois Beiner et Rosalind C. Barnett
 1987 « Women and gender in research on work and family stress », *American Psychologist*, 42 : 130-136.
- BECKMAN, Linda J.
 1978 « The relative rewards and costs of parenthood and employment for employed women », *Psychology of Women Quarterly*, 2 : 215-234.
- BELSKY, Jay, Mary Lang et Ted L. Huston
 1986 « Sex typing and division of labor as determinants of marital change across the transition to parenthood », *Journal of Personality and Social Psychology*, 50 : 517-525.
- BIERNAT, Monica et Camille B. Wortman
 1991 « Sharing responsibilities between professionally employed women and their husbands », *Journal of Personality and Social Psychology*, 60 : 844-860.
- CANAM, Connie J.
 1986 « Perceived stressors and coping responses of employed and non-employed career women with preschool children », *Canadian Journal of Community Mental Health*, 5 : 49-59.
- COLLWILL, Nina et Hilary M. Lips
 1988 « Issues in the workplace », in Hilary M. Lips, *Sex and Gender, An Introduction*. Mountain View (CA), Mayfield Pub. : 292-315.
- De KONINCK, Maria
 1984 « Double travail et santé des femmes », *Santé mentale au Canada*, 32, 3 : 14-17.
- ECCLES, Jacquelynne S.
 1987 « Gender roles and women's achievement-related decisions », *Psychology of Women Quarterly*, 11 : 135-171.
- FAHMY, Pauline
 1981 « Égalité et dépendance, ou l'impossible aspiration des adolescentes », in Yolande Cohen, *Femmes et politique*. Montréal, Le Jour : 81-100.
 1992 *Femmes entre vie et carrière : le difficile équilibre*. Montréal, Adage.
- FEHR, Beverley
 1988 « A prototype analysis of the concepts of love and commitment », *Journal of Personality and Social Psychology*, 55 : 557-579.

GERSON, Kathleen

1985 *Hard Choices: How Women Decide about Work, Career and Motherhood*. Berkeley, University of California Press.

GOVE, Walter R. et Michael R. Geerken

1977 « The effect of children and employment on the mental health of men and women », *Social Forces*, 56 : 66-76.

GRAY, Janet D.

1983 « The married professional : An examination of her role conflicts and coping strategies », *Psychology of Women Quarterly*, 7 : 235-243.

GROSSMAN, Hildreth Y. et Nia Lane Chester (dir.)

1990 *The Experience and Meaning of Work in Women's Lives*. Hillsdale, Erlbaum.

HOFFMAN, Lois W.

1979 « Maternal employment », *American Psychologist*, 34 : 859-865.

LAMB, Michael E.

1986 « The changing roles of fathers », in Michael E. Lamb (dir.), *The Father's Role: Applied Perspectives*. New York, Wiley : 3-27.

MACCOBY, Eleanor E.

1990 « Gender and relationships. A developmental account », *American Psychologist*, 45 : 513-520.

WALSH, Mary R.

1987 « Should mothers stay home with their young children ? », in Mary R. Walsh (dir.), *The Psychology of Women : Ongoing Debates*. New Haven, Yale University Press : 355-357.

WEISS, Robert S.

1987 « Men and their wives' work », in Fay J. Crosby (dir.), *Spouse, Parent and Worker*. New Haven, Yale University Press : 109-121.